

piété. Sa haine s'étendit même au jeune frère de la princesse, et, dans un excès de brutale fureur, il égorgea cet enfant de sa propre main. Cette catastrophe renouvelait toutes les anciennes douleurs de Radegonde : elle pleura amèrement son frère chéri. C'est alors que, du consentement de son époux, " dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, " elle quitta la cour, et se rendit à Noyon, auprès du saint Evêque Médard.

Elle entra dans la ville, escortée d'une troupe de seigneurs francs, qui ne se doutaient pas de son projet. Médard officiait dans son église, au milieu d'une foule nombreuse. La reine marche vers lui, d'un pas rapide ; à la vue du vénérable Pontife, elle ne peut contenir les sentiments qui l'oppressent : " Très-saint prêtre, s'écrie-t-elle, en étendant les bras et fondant en larmes, donnez-moi votre bénédiction et l'habit religieux. Je vous en supplie, consacrez-moi au Seigneur, je veux quitter le monde. "

L'Evêque, surpris, se taisait. Radegonde expose alors, en pleurant, les raisons qui justifient sa demande. Mais de tous côtés s'élèvent des cris confus : le peuple se mutine ; il ne peut consentir à perdre sa reine bien-aimée. Les seigneurs brandissent leurs armes : " Prêtre, s'écrient-ils, ne t'avisé pas d'imposer les mains à la femme du roi, notre maître : il ne t'appartient pas de lui ravir sa légitime épouse. " Quelques-uns même portent la main sur le Pontife et l'entraînent loin du sanctuaire ; le tumulte est à son comble.

La reine s'était réfugiée dans la sacristie. Elle reparaît bientôt, couverte d'un manteau de bure, qu'elle a jeté sur ses riches habits ; elle a coupé elle-même ses longs cheveux. Une céleste intrépidité brille sur son front ; elle s'ouvre un passage à travers le peuple et, tombant de nouveau aux genoux de l'Evêque : " Pontife du Seigneur, dit-elle d'une voix vibrante, si tu balances, la crainte des hommes l'emporte dans ton cœur sur celle de Dieu. Le souverain Pasteur